

Né en 1975 à Lorient, Valéry Le Bonnac est marié et père de deux garçons. Après un double cursus universitaire en histoire et en sciences de l'éducation, il est aujourd'hui conseiller principal d'éducation dans un collège en zone d'éducation prioritaire.

Passionné d'écriture, une de ses nouvelles a été lauréate du concours Bookinstinct Éditions.

*Retrouvez Valéry Le Bonnac sur son site :
<http://scribouillardelouest.wordpress.com/>*

TRABOULE BLUES

Du même auteur

Le meurtrier de la place Davout (Brumerge 2008)

Le dolmen des mystères (Sunbreizh 2009)

Marée noire (Sunbreizh 2009)

La larme du poisson (Pietra Liuzzo 2009)

Ombre blanche sur tableau noir (Humania 2010)

Valéry Le Bonnac

Traboule Blues

Polar

brumerge

ISBN : 978-2-917745-26-7
Dépot légal: novembre 2010

vlebonnec@yahoo.fr

© 2010 Valéry Le Bonnec

Les Éditions Brumerge
<http://les-editions-brumerge.wifeo.com>

Épisode pilote

La voiture roulait vite. Trop vite. Mais Marco s'en moquait. Il fallait faire vite. À ses côtés, Charlène le regardait, anxieuse et heureuse à la fois. Sur la banquette arrière, la valise remplie d'argent les narguait. Quelques rues derrière, des crissements de pneus et des coups d'accélérateur leur rappelaient que les hommes de main de Duffy étaient à leur trousses. Un hurlement de sirène marquait la présence des empêcheurs de tourner en rond. Ils voulaient, eux aussi, entrer dans la valse épique.

Les lumières de la ville défilaient à toute allure autour d'eux, créant une ligne jaune continue. Marco posa une main sur la cuisse de sa passagère et la gratifia d'un clin d'œil lubrique. Elle ne réagit pas, il la sentait crispée. Ils se regardèrent un instant. Leurs pensées se rejoignirent dans la douceur de l'habitacle. Ils

ne seraient tranquilles qu'une fois le péage passé. Ensuite, la route du Sud s'offrirait à eux. Une nouvelle vie. Loin de la violence, des coups fumeux et des excentricités de Duffy. Une vie plus tranquille sous le soleil et le chant des cigales.

Mais en attendant...

Marco jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Il aperçut les phares de la berline qui les avait pris en chasse. Il ne savait pas combien de types étaient à bord, mais il n'avait aucun mal à les imaginer. Balèzes, armés jusqu'aux dents, en costume cravate, la barbe de trois jours, l'œil mauvais et prêts à tout pour ne pas les laisser filer avec le magot. Une vraie caricature, tout droit sortie d'un film de Scorcèse. Duffy avait toujours aimé ça.

Il déboucha sur le périphérique et appuya encore sur l'accélérateur. À cette heure, la circulation fluide permettait de filer sur l'asphalte sans se soucier des encombrements. Les quelques conducteurs qu'ils doublaient ne prêtaient qu'une légère attention à ce bolide pressé, habitués aux courses des cadors de la route. La nuit venue, la route leur appartenait.

Les flashes des radars fixes crépitaient chacun à leur tour sans que Marco ne les voie. Il était absorbé à sa conduite. Il souffla longuement et commença à se détendre lorsqu'à la bretelle de Villeurbanne, une BMW aux vitres aussi noires que la carrosserie, déboula. Sans aucun mal, elle se plaça à leur hauteur.

— En voilà une autre ! remarqua Charlène dont l'angoisse montait.

— Putain ! dit simplement Marco en voyant une des vitres arrière se baisser.

Un type aux lunettes noires pointait sur eux son arme. En bon petit soldat, Marco savait de quelle arme il s'agissait. Une arme de guerre. Une kalachnikov. Il n'avait aucun doute là-dessus.

— Accroche-toi, prévint-il.

Il donna un coup de volant vers la gauche et appuya brutalement sur le frein.

Charlène cria. Les veines de ses bras saillirent sous la tension. Ils virent la berline filer droit devant avant de faire demi-tour dans un vacarme assourdissant. Ces types étaient

complètement tarés, pensa Marco. Il regarda à nouveau dans le rétroviseur. La seconde voiture arrivait. Ils étaient cernés. Pour autant, Marco ne désarma pas.

Devant eux, la BMW ne semblait pas vouloir s'arrêter. Ils filaient droit au suicide en essayant les salves de tir.

— Baisse-toi. Je vais te les ratatiner, moi.

— Tu veux pas que je mette ma tête en dessous ? demanda t-elle en désignant ses pieds autour desquels des restes de nourriture pourrissaient.

Il sortit son revolver et passa la main par la fenêtre. La scène était improbable. Il se croyait dans un épisode de Miami Vice. Tous les ingrédients étaient réunis. Les voitures rutilantes. La nuit claire. Les malfrats. La femme.

Il tira. Le pare-brise vola en éclats et ils virent la berline noire effectuer un zig-zag inquiétant face à eux. Ils la croisèrent sans même la regarder.

Quelques minutes plus tard, Marco sortit du périphérique. Il voulait semer le désordre dans

la tête des hommes de Duffy. Au lieu de prendre la bretelle qui les menait directement à l'autoroute, il prit la direction du centre-ville. Il voulait traverser Lyon, se fondre dans la masse, se perdre dans les ruelles et reprendre la direction du sud. Il comptait sur le labyrinthe urbain pour reprendre la main.

Il fonça à travers les rues et parvint jusqu'à Gerland. La grande avenue qui menait au stade était déserte. Au bout, l'autoroute les attendait. Dans sa poche, son portable n'arrêtait pas de vibrer. Son chef. Il ne prit pas la peine de répondre. Il le ferait plus tard. Ils s'étaient donnés rendez-vous à Marseille.

Soudain, il perdit le contrôle. Le virage était plus serré qu'il n'y paraissait. Il tenta de ralentir la voiture mais elle fit une embardée. Celle-ci glissa sur le goudron humide sans qu'il puisse la redresser. Il regarda Charlène. Elle avait compris. Une larme coulait sur son visage qui exprimait la terreur. Il percuta le mur du côté passager à cent kilomètres heures.

Le choc fut assourdissant. Il ferma les yeux. Ses membres tremblaient. Son cœur battait si fort qu'il le sentait sortir de son corps. Ses

mains étaient toujours cramponnées au volant. Il était mort, du moins le croyait-il. Une forte douleur dans la poitrine. Il ouvrit les yeux. Devant lui, l'apocalypse. Le pare-brise en mille morceaux ressemblait à une toile d'araignée. Et le silence qui contrastait avec le vacarme des minutes précédentes. Sans jeter un regard à Charlène, il plongea la main sur le siège arrière. Il trouva la mallette dont il serra la poignée. Il dut faire un effort pour la ramener vers lui. Il ouvrit la portière et s'extirpa de l'habitacle en grimaçant. Que pouvait-il faire ? Que devait-il faire ? Il nageait dans des eaux saumâtres. Quelques portes s'ouvraient, laissant sortir des habitants hébétés, cueillis en plein sommeil par le fracas de l'accident.

Du sang coula sur sa joue qu'il essuya d'un revers de main. Il glissa un œil à l'intérieur de l'habitacle. Charlène aussi saignait du visage. Elle ne bougeait pas mais il remarqua qu'elle respirait encore. La portière s'était enfoncée sur elle. La vitre avait explosé.

Des pneus hurlèrent sur l'asphalte. Les hommes de Duffy. Sans attendre davantage, Marco commença à courir. Il ne pouvait pas

rester là. Les secours devaient déjà être en route.

Il courut longtemps laissant derrière lui le vacarme des voitures et les cris des badauds, les sirènes des voitures de flics et de pompiers. Il traversa le parc de Gerland et s'approcha de la rive. Il connaissait bien l'endroit. Il s'accroupit et glissa la mallette dans le creux du rebord, à l'endroit même où le Rhône venait lécher le quai. Ensuite, il s'assit et éprouva une grande fatigue. Il avait perdu beaucoup de sang et sentait ses forces le quitter. Et surtout... il pensa à Charlène qu'il avait dû abandonner.

Alors, il s'allongea et ferma les yeux.